

DETECTIVE

N° 590 - Jeudi 28 Mars 1940 - 2 francs

Cléo,
de **MÉRODE**

et

Boni
de **CASTELLANE**



40 Ans
de Photos ~
Reportages



INSTANTANÉS

Saint-Cyr sans casoar,



Promotion de guerre à Saint-Cyr. Dès le début de l'émouvante cérémonie, le drapeau est placé sur des fauxcaux, au pied du monument aux morts. (066.558.)



La promotion est passée en revue par l'état-major auquel se sont joints un officier de l'armée britannique et un "ancien" de la dernière promotion, venu du front où il a été décoré de la croix de guerre. (066.562.)



C'est à l'"ancien" qu'incombe le soin de présenter ses camarades de la nouvelle promotion au colonel commandant l'école, et de lui demander de baptiser, selon l'usage, cette nouvelle promotion. (066.561.)

ENTRE NOUS

par
Marius LARIQUE



51.018

LES LOUPS ET LES BREBIS

Après mille ans et plus de guerre déclarée, Les loups firent la paix avec les brebis. C'était apparemment le bien des deux partis : Car, si les loups mangeaient mainte bête [égérée, Les bergers de leur peau se faisaient maints [habits.

Jamais de liberté, ni pour les pâturages, Ni d'autre part pour les carnages. Ils ne pouvaient jouir qu'en tremblant de [leurs biens.

La paix se conclut donc ; on donne des otages : Les loups leurs louveteaux et les brebis leurs [chiens.

L'échange en étant fait aux formes ordinaires, Et réglé par des commissaires,

Au bout de quelque temps que messieurs les [louyats,

Se virent loups parfaits et friands de louterie, Ils vous prennent le temps que dans la bergerie Messieurs les bergers n'étaient pas,

Etranglent la moitié des agneaux les plus gras, Les emportent aux dents, dans les bois se [retirent.

Ils avaient averti leurs gens secrètement. Les chiens qui, sur leur foi, reposaient sûre- [ment,

Furent étranglés en dormant. Cela fut sitôt fait qu'à peine ils le sentirent Tout fut mis en morceaux ; un seul n'en [échappa.

Nous pouvons conclure de là Qu'il faut faire aux méchants guerre conti- [nuelle.

La paix est fort bonne de soi J'en conviens ; mais de quoi sert-elle Avec des ennemis sans foi.

Il est vrai que le Bonhomme écrivit aussi « Le Lion ». Vous savez bien :

Sultan léopard autrefois...

Mais non, celle-ci je ne la rapporterai pas car si j'aime bien La Fontaine, je n'aime pas du tout la prison.

Marius Larique



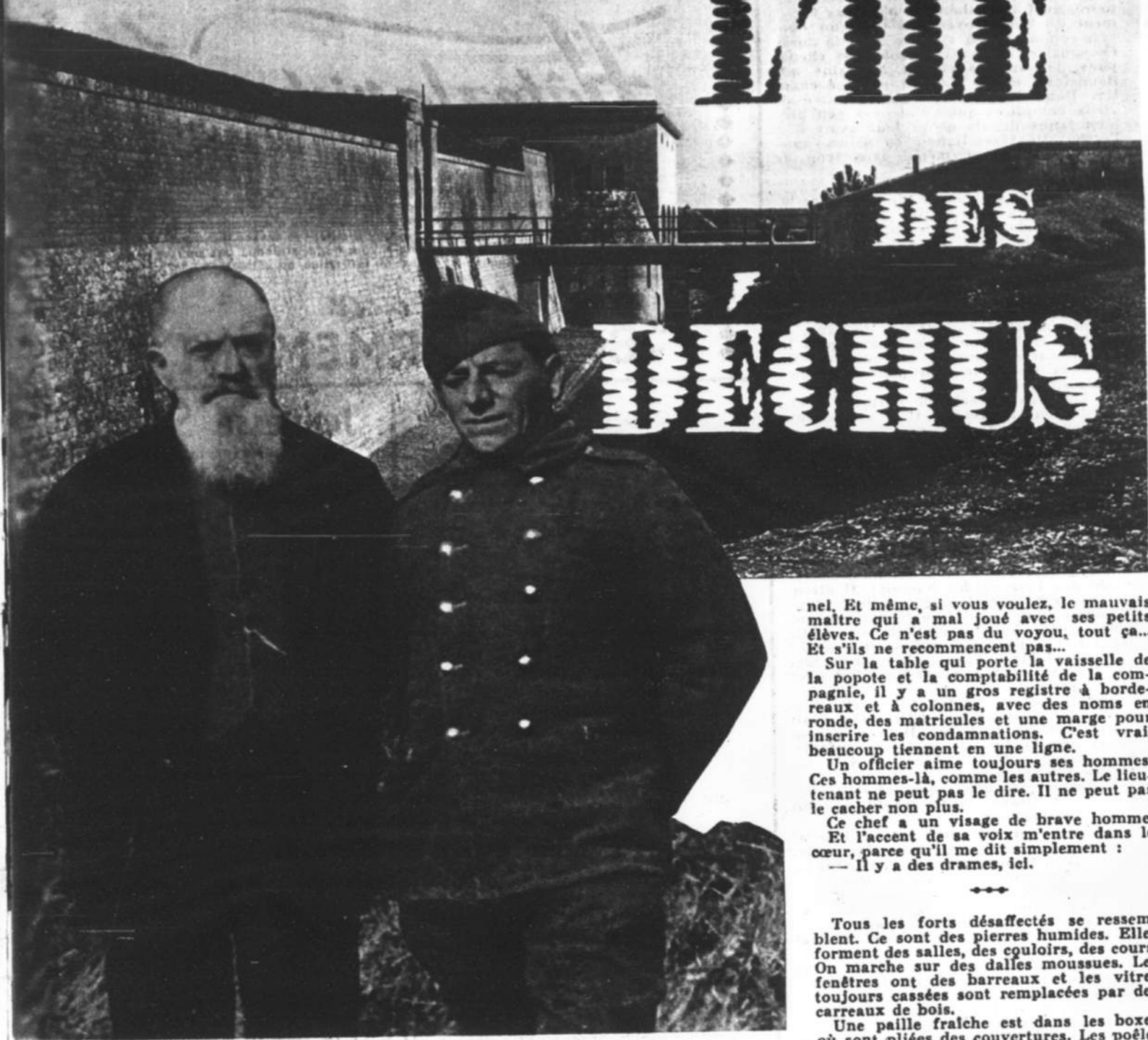
Moment émouvant entre tous, quand le colonel se lève et prononce la phrase rituelle : Je baptise votre promotion... : Promotion franco-britannique ! (066.550.)



D'un pas allègre, les saint-cyriens, dont le képi ne s'orne point, cette année, du pimpant casoar, défilent devant le drapeau. (066.556.)



La garde du drapeau. Sur les jeunes visages de ces officiers de demain, qui vont avoir mission de conduire nos soldats au combat, se lit la même détermination qui a toujours animé leurs devanciers... (066.557.)



nel. Et même, si vous voulez, le mauvais maître qui a mal joué avec ses petits élèves. Ce n'est pas du vouyou, tout ça... Et s'ils ne recommencent pas... Sur la table qui porte la vaisselle de la popote et la comptabilité de la compagnie, il y a un gros registre à bordereaux et à colonnes, avec des noms en ronde, des matricules et une marge pour inscrire les condamnations. C'est vrai, beaucoup tiennent en ligne. Un officier aime toujours ses hommes. Ces hommes-là, comme les autres. Le lieutenant ne peut pas le dire. Il ne peut pas le cacher non plus. Ce chef a un visage de brave homme. Et l'accent de sa voix m'entre dans le cœur, parce qu'il me dit simplement : — Il y a des drames, ici.

Tous les forts désaffectés se ressemblent. Ce sont des pierres humides. Elles forment des salles, des égouloirs, des cours. On marche sur des dalles moussues. Les fenêtres ont des barreaux et les vitres toujours cassées sont remplacées par des carreaux de bois. Une paille fraîche est dans les boîtes où sont pliées des couvertures. Les poêles sont allumées. Ce n'est pas le bois qui leur manque. On a dû aussi y faire cuire pas mal de lapins. Mais la soupe est plus variée. Les 300 hommes du fort ne se plaignent pas. Ils ont le quart de vin. Ils



Les poules picorent au long du mur de pierres sèches. Je dis à la bonne femme qui passe chargée de bois mort pour allumer le feu de sa baraque : — Ça, c'est épatant ! — Quoi ? — « Ils » ne chipent pas les poules ? — Oh ! si vous voyiez dans l'île, c'en est plein. Il y a une ferme dans l'île. Et ils n'y touchent pas ? — Non. Je vas vous dire... C'est à cause des lapins. — Des lapins ? — Oui, des lapins de garenne, qui grouillent dans le fort. Ils sont là par centaines jusque dans les casemates. Il y pousse des ronces hautes comme ça. Pour défricher le fort, il a fallu déraciner des arbres dans les chambres... La vieille pose son fagot contre sa baraque de planches battue par le vent après devant la mer grise. L'île s'étend en face, plate et nue. C'est déjà une vision de baigne. — Ah ! oui, des lapins, comment qu'ils s'en sont offerts, vous pensez ! Ils se sont assez régalez, ils s'en fichent, des poules... Elle rentre dans sa baraque qui gémit sous la rafale. Un poêle minuscule fume dans le courant d'air. C'est une sorte d'auberge où il n'y a rien à manger et pas grand-chose à boire. — Ils viennent chez vous ? Ils ne font pas de casse ? — Ils boivent un coup de vin. Ils se chauffent près du poêle. Ils jouent avec le chien. Ils payent bien. Ils se débrouillent pour venir par la digue, à marée basse. Ils ont toujours été gentils.

homme est là, au visage brutal brûlé d'un regard inquiet, habillé à peu près comme un soldat — sauf un extravagant képi fantaisie d'une arme inconnue et qui porte une visière de casquette, cassée en bec de canard. Un « exclu » qu'on croirait placé là exprès pour représenter les autres.

Mais il y a ceci de remarquable, qu'il ne les représente pas du tout. Un groupe passe de militaires corrects dans la capote kaki sans ceinturon, signe unique de leur indignité de porter les armes, et qui saluent avec application. — Je leur demande : — Le commandant du fort, s'il vous plaît ? — Je vais vous conduire. Vous ne trouvez pas.

Celui-ci quitte ses camarades, me précède avec obligeance à travers des épinets où se creuse un sentier, une cordialité de — C'est là. Vous n'avez qu'à frapper. Une maisonnette égarée sous les feuilles. La porte poussée, c'est une salle si rustique qu'elle présente un nouveau décor. On croirait, cette fois, que ces poutres visibles se croisent sur le plâtre des murs tout exprès pour faire jouer le quatrime acte de l'ariétiens sur une scène de province. Mais un poêle ronfle comme ne le savent faire que les poêles de corps de garde.

Un lit de camp, une couverture brune sur la table situent le cantonnement de l'officier. Le lieutenant chef du détachement me reçoit là avec une cordialité de camarade. Par la fenêtre on aperçoit les tristes dunes où s'écrasent des toits bas avec leur pauvre filet de fumée. — Pas gai, votre bled !

Stupide, ma réflexion. Ce ne peut pas être drôle un camp de bagnards. Et puis, tout de même, celui-ci a du caractère. — Je n'ai pas à me plaindre d'« eux », me dit le lieutenant, qui répond ainsi à ma pensée inexprimée. Pas une punition infligée depuis qu'ils sont là. Plus de quatre mois... Il explique : — Quoi ? Un bagnard ? Le plus souvent, c'est l'homme d'une faute unique. Le paysan qui a mis le feu à la meule du voisin, le comptable amoureux qui a filé avec sa belle et avec la caisse, l'amant jaloux qui a commis son crime passion-

me parlent librement, hors la présence du chef, et même du service de garde. Les pires — il y a toujours des pires — m'ont dit : — On est bien commandés. Les officiers comprennent. La solde est d'un sou par jour, comme au temps des ploupius d'images d'Épinal. La statistique est moins plaisante que des dessins colorisés : 300 forçats libérés, réclusionnaires dont la peine est finie, dégradés militaires des conseils de guerre, dégrader de baigne et de prison. Et cela représente encore combien de victimes ? S'ils étaient là, étendus et sanglants, leurs assassinés, quelle horreur nous montreraient-ils ?

Ceux-ci ont le « masque ». C'est une curieuse chose, un étonnant phénomène de mimétisme. Les bagnards dans leur baigne finissent par se ressembler tous. Un type est fait pour eux en série. Dans cette salle de pierre, ils sont là, sept ou huit, autour du poêle, assis sur les gros bancs mal équarris, tous avec les mêmes yeux de fièvre dans la même face lannée, élargie comme un muflin. — Regardez-les, me dit mon guide. — Car j'ai un guide. Je ne vous l'ai pas encore présenté. C'est lui que je suis venu voir ici. Je le connais bien. Il est aimable, instruit, de bonnes manières. Une faute de jeunesse, une seule. Et il a quarante-cinq ans. — Ce sont des libérés, qui vivaient en Guyane, en concession. A la déclaration de guerre, ils sont rentrés en France, à leurs frais, pour se battre. — C'est bien, ça... — Je suis un peu ému. Ils sont ce qu'ils sont, bien sûr. Mais, maintenant que je sais cela d'eux, je ne pourrais plus les oublier. — Alors, me dit mon guide, en attendant, ils sont ici, aux « exclus ». — Un haussement d'épaules résigné : — Où voulez-vous qu'on les mette ?

Il a un grand nez flaireur, une pomme d'Adam qui remue tout le temps et un œil qu'il cligne en me parlant. Il claqué du talon, fait l'appel du pied, s'immobilise, raidi au garde-à-vous, exécute un beau salut automatique et se présente réglementairement : — K... Désiré, matricule 1956, 3^e compagnie.

Il a fait la dernière guerre — il veut dire l'avant-dernière — comme volontaire, d'un bout à l'autre : blessures, citations, croix. Après... — Dame ! après ça a moins bien marché. — J'ai fait des bêtises. — Et alors ? — Et alors, pour lui, c'est tout simple. — Vous êtes journaliste ? — Comment le sait-il ? Comment le savent-ils ? Il y a dix minutes que je suis là. Je n'ai rien confié à personne. — Vous allez pouvoir m'aider. — Je ne sais pas. — Si. Sûrement.

Il a fait sa demande pour le front. Ça traîne. Il attend. K... Désiré n'aime pas attendre. Partir, partir tout de suite... — Puisque vous écrivez dans les journaux... — Cette idée, du peuple, que celui qui écrit dans les journaux est un homme qui prend le train sans payer, a des billets de théâtre plein ses poches et peut envoyer les volontaires sur la ligne Maginot.

Pour me convaincre et me bien disposer, il veut finir sur une belle phrase, avec un trémolo dans la voix, que gâte un peu son diable de alignement d'yeux :

Dans une petite île, les forçats libérés, les déçus ont été groupés dans un fort. Mobilisés, ils n'auront pas l'honneur de combattre. En haut, Onésime Larique, qui allait obtenir sa réhabilitation, et M. Ayraud, président de l'Œuvre du reclassement des hommes punis.

Je veux réparer mon passé. C'est peut-être vrai, tout de même.

Il faut que vous voyiez les honnêtes gens, me dit mon guide. Ce n'est pas ce qui manque ici. — Tenez, celui-ci, avec une barbe blonde... C'est un industriel. Il a plus de quatre cents ouvriers. Celui-là, avec des lunettes, c'est un éditeur de musique. Il a un nom connu. Cet autre, à côté de lui... Ils ont de bonnes têtes de réservistes, d'artisans aisés, de braves patrons. Sans compter ceux qui portent un air distingué, montrent un maintien imposant, si singu-

ALORS d'un matin de mars 1659, alors que les dernières étoiles clignotaient encore dans le ciel, on heurta à la lourde porte du couvent des Clarisses, à Bar-le-Duc.

Par l'huis entrebâillé la sœur tourière entrevit deux demoiselles tout en larmes accompagnant un chevalier, d'environ cinquante ans, au visage marqué par la petite vérole, la tête recouverte d'un chapeau aux larges bords orné de longues plumes, botté, éperonné, qui remettait à un jeune gentilhomme de sa suite, son cheval harnaché, son épée et ses pistolets.

Seul le chevalier pénétra chez les religieuses, et quelques instants plus tard, il se prosternait aux pieds de l'abbesse en disant :

— Ma révérende mère, je vous prie de recevoir parmi vous une pauvre et misérable pécheresse.

Le chevalier était en effet, une femme, la riche Alberte-Barbe d'Ernecourt, dame de Neuville, comtesse de Saint-Balmont, guerrière d'une trempe singulière qui venait terminer la plus extraordinaire et la plus héroïque carrière d'aventures dans le silence et l'austérité du cloître.

Fille d'un puissant seigneur des environs de Verdun, nommé d'Ernecourt, Alberte-Barbe naquit le 16 mai 1607 au château de Neuville (Lorraine). Unique héritière de immenses biens de sa maison, elle fut unie, le 29 février 1624, au comte de Saint-Baslemon, général des armées du duc Charles IV de Lorraine.

A peine mariée, donc à l'âge de dix-sept ans, la jeune femme, dédaignant les occupations de son sexe, se livra avec passion à l'exercice du cheval, au maniement des armes et revêtit des habits masculins. Une épidémie de petite vérole qui sévissait, avait profondément ravagé son gracieux visage, creusant des traces définitives dans sa chair ; mais elle s'en réjouissait, disant qu'elle serait désormais plus semblable à un homme.

Ce n'était pas précisément un mari modèle que M. de Saint-Balmont, mais la dame de Neuville aimait beaucoup cet époux volage, turbulent et joueur. Elle sacrifia ses biens pour payer les dettes de l'inconstant qui n'était pas moins imprudent que brave. Il entretenait aux frais de sa femme un bon régiment de cavalerie. En 1633, un rhingrave passant par la Lorraine à la tête de cinq cents cavaliers suédois, M. de Saint-Balmont l'attaqua ; il perdit, hélas ! la bataille, et fut fait prisonnier. Coût : vingt-deux mille livres de rançon pour son épouse.

Deux ans plus tard, de Saint-Balmont « à qui sa femme, dont le cœur était français, n'avait pu lui inspirer mêmes sentiments » mit son régiment au service

(1) Voir *Détective* nos 588 et 589.

de l'empereur d'Autriche. Dévouée au parti de la France, Barbe de Saint-Balmont se sépara de son mari et prit les armes contre lui. Se mettant à la tête de quelques gentilhommes et de ses paysans, elle fit élever des barricades, et non seulement l'ennemi fut repoussé, mais complètement battu.

De son côté, son mari jouant de guignon, tomba aux mains des Français qui exigèrent quarante mille livres pour lui rendre la liberté. La dame de Neuville versa la somme, le sourira aux lèvres. Au combat, elle avait appris à dompter les plus fougueux chevaux, à manier l'épée comme un gentilhomme, à quebuser au galop, à trente pas, une tête de poupée, et c'est aux lieux et place de son époux qu'elle prit la tête du régiment de cavalerie qu'elle entretenait pour aller défendre les armes à la main, ce malheureux pays de Lorraine.

De cet instant, nous allons voir Mme de Saint-Balmont lutter — et avec quel héroïsme ! — contre les malandrins et les troupes étrangères. Elle avait toutefois constitué pour appuyer ses cavaliers, un petit corps d'infanterie composé de paysans robustes formés par un ancien capitaine de son mari, nommé Manheulles, devenu son lieutenant.

Dame de Neuville

Durant vingt-deux ans, de 1636 à 1658,

avec ses cavaliers et les soldats du brave Manheulles, elle tint constamment campagne. En plus de vingt rencontres, elle fut victorieuse. Tallemont des Réaux affirme dans ses *Histoires*, que Mme de Saint-Balmont « a tué ou pris de sa main, plus de quatre cents hommes. Quand le général *Franch* Louis *Erlich* passa en Champagne, elle alla seule attaquer trois cavaliers allemands qui dévalaient les chevaux d'un de ses fermiers et les tint en respect jusque ses gens fussent arrivés ».

« Contre un château, ajoute l'historien, elle monta à l'escalade ; et, étant abandonnée des siens, elle ne

laissa pas d'entrer seule, le pistolet à la main, dans une chambre où il y avait dix-sept hommes qu'elle parvint, à elle seule, à désarmer. »

Un jour de mai 1636, alors que la guerrière n'était pas encore bien connue des troupes françaises — cent cavaliers de M. de Brissac et du baron de Guittant, viennent enlever ses troupeaux. L'amazonne, suivie de quelques-uns de ses cavaliers, fond sur eux, les met en déroute, après avoir fait elle-même huit prisonniers. Un coup de feu lui avait enlevé son chapeau ; un deuxième, blessé au bras gauche ; son buffle en avait amorti trois autres.

Au haut du clocher de Neuville, se tenait en permanence un soldat de Manheulles. Les Impériaux ou les Gravaies apparaissaient-ils à Thorizon, que Mme de Saint-Balmont sautait sur son cheval et volait au secours de ses paysans avec sa petite armée.

Contre cette intrépide chevalière, les Français, Suédois et Espagnols avaient fort à faire. Elle les chargeait de si rude façon qu'ils n'y revenaient pas, quand ils n'étaient pas, pour le grand nombre, restés sur le pré ! Son coup d'épée, son coup d'œil au pistolet étaient si sûrs qu'un des trente Espagnols qu'elle avait envoyés prisonniers au gouverneur de Verdun, M. de Fenquière — lequel leur avait demandé en riant s'ils avaient en leur pays des femmes aussi vaillantes — répondit d'un ton effrayé :

— Je ne la prendrai jamais pour femme, car je lui ai vu faire les actions d'un soldat en furie.

Et un autre ajoutait :

— C'est le plus terrible homme de France !

Aux Cravates, bandes composées de la lie internationale de toutes les armées, l'héroïne ne faisait pas de quartier. Elle allait en braver les chefs au plus touffu des forêts les défiant au combat, leur reprochant leur lâcheté.

Un jour, apprenant qu'un des plus terribles bandits, nommé Lachasse, s'est réfugié à Fresnes-en-Woëvre, pour y panser quelques blessures, Mme de Saint-Balmont accourt et monte seule à la chambre où se cachait ce dernier, toujours redoutablement armé.

Il faut mourir, lui cria-t-elle. Et, se saisissant de Lachasse, elle le fait dégringoler l'escalier. Garotté, le brigand fut conduit à Bar et promptement condamné à être rompu vif. Au carme déchaussé qui l'assistait à ses derniers moments, Lachasse confia :

— Ma plus grande peine n'est pas d'être rompu vif. C'est d'avoir été pris par une femme !

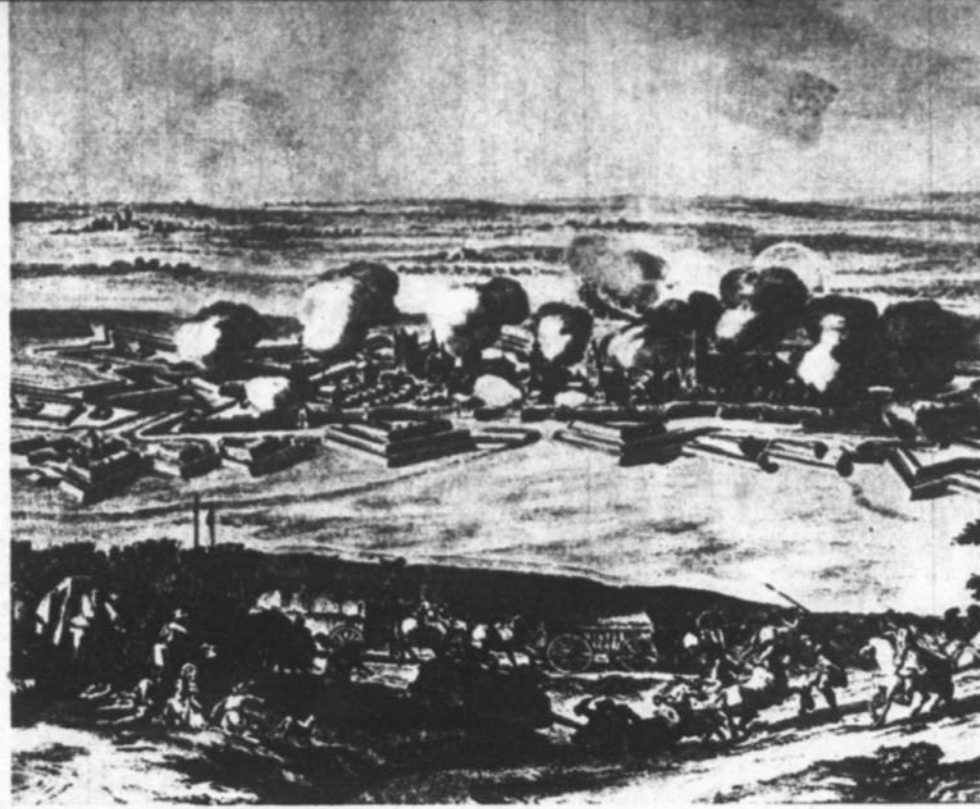
Quelques jours plus tard, la redoutable amazonne, pour se tenir la main, capturait six Cravates et le lendemain faisait prisonniers deux Français pillards — dont un maréchal des logis. A ces derniers, parce qu'ils étaient Français, elle se contenta de dire, en leur rendant la liberté, privés de leurs épées :

— Messieurs, je vous prie de ne plus faire de visites sur nos terres.

Mais un gros volume ne suffirait pas à raconter toutes les prouesses militaires de Mme de Saint-Balmont et nous voulons terminer par un trait de la vie privée de cette femme chevaleresque qui, bien qu'ayant envoyé son mari dont elle était



En haut : La prise de Saint-Omer en 1677 ; dessous : Siège et prise de Cambrai (1676).



De haut en bas : Siège et prise d'Alre, en 1676 ; Siège de Lille (1667).



elle. Quand au roi, s'il veut me connaître, qu'il se dérange lui-même.

Est-ce la popularité de ses prouesses sous l'habit masculin qui déclina à cette époque une véritable floraison de guerrières revêtues de l'uniforme militaire dissimulant soigneusement leur sexe ?

En 1640, pendant le siège de Turin, au cours d'une sortie de l'armée française qui infligea aux Impériaux de lourdes pertes, le colonel Heindrich fut tué au moment où il chargeait à la tête de son régiment allemand de cavalerie. Il était âgé de quarante ans et avait conquis tous ses grades de haute lutte sur les champs de bataille et était réputé comme un des meilleurs officiers des armées impériales. Aussi grande fut la stupeur quand, en dégrafant son pourpoint, on découvrit en lui un superbe corps de femme. Certes, de son vivant, on n'avait pas été sans remarquer la féminité de son visage et sa peau douce et imberbe, au milieu des reîtres barbus. Mais un jour qu'on l'avait traité de « fille à soldat », il avait provoqué en duel et tué l'insulteur ; depuis les moqueurs avaient prudemment fermé leur caquet en sa présence. Bien plus, pour mieux donner le change, Heindrich avait épousé une femme, laquelle avait scrupuleusement gardé le secret de sa déconvenue dix ans durant.

Or au cours du même siège, dans la nuit du 1^{er} août, raconte un historien de Louis XIII, « les ennemis firent une sortie de côté, surpris un poste de volontaires flamands qu'ils massacrèrent, mais furent repoussés en laissant cinq cents hommes sur la place. C'est chose remarquable qu'après la reconnaissance toute fraîche d'un corps de femme dans la dépouille du général Heindrich, on dut faire de notre côté pareille découverte. Parmi les Flamands qui avaient si bien résisté à l'ennemi mais avaient succombé sous le nombre, un à un, il s'en trouva un fort beau de visage, armé d'une cuirasse sur un collet de buffle, tenant un sabre en sa main gauche et de la droite

la bride de son cheval mort... Les soldats l'ayant dépouillé, on vit que c'était une femme. On apprit qu'elle était Flamande, femme d'un capitaine tué récemment, qu'elle aimait si tendrement son mari qu'elle l'accompagnait continuellement à la guerre, et combattait autant pour défendre la vie de cet époux que pour la ravir aux ennemis.

Pendant le siège de Lille par les mêmes Impériaux, en 1708, se révéla une femme-dragon qui a droit, elle aussi à figurer parmi nos chevalières. La défense de la cité flamande était commandée par le maréchal de Boufflers, mais, en face de la formidable armée coalisée devant lui, le siège menaçait de durer.

L'armée de Flandre, commandée par le duc de Bourgogne, arrivait pourtant à la rescousse. S'étant arrêté un instant dans un cabaret à l'enseigne de *Tourne-Bride*, au village d'Avelin, le duc réunit ses officiers pour savoir comment faire parvenir au maréchal de Boufflers l'ordre de faire diversion sur les derrières de l'armée ennemie, tandis que les troupes royales l'attaqueraient de front. Qui serait assez sûr et assez hardi pour lui porter ce message à travers les lignes ennemies ? Le duc allait renoncer à ce projet, quand la porte du conseil s'ouvrit et donna passage à une jeune fille portant le costume des paysannes de Flandre.

J'ai tout entendu par les fentes de la cloison, dit-elle ébranlée, et je viens vous offrir mes services. J'ai un frère qui fait partie du régiment des dragons en garnison à Lille, on ne me refusra pas l'entrée de la porte des Malades (une des portes de la ville), et il ne me sera pas difficile d'arriver jusqu'au maréchal.

Ce ton assuré inspira confiance. Madeleine Caullier, tel était le nom de la servante de l'auberge de *Tourne-Bride*, fut chargée du message. Elle passa facilement la première ligne ennemie, puis la seconde, où le général Cardogan se laissa prendre à la belle et franche figure de la jeune fille. La porte des Malades s'ouvrit devant elle, et bientôt elle remit son télégramme au maréchal de Boufflers, étonné de sa jeunesse. Hélas, tant d'intelligence fut dépensée en pure perte, les Lillois ayant capitulé bientôt après.

Madeline Caullier, cependant, avait droit à une récompense. Le duc de Bourgogne lui offrit une gratification. Elle refusa, mais elle sollicita d'être enrôlée, malgré son sexe, dans le régiment de dragons de son frère, et l'obtint.

Quatre années plus tard, le 24 juillet 1712, les Impériaux se rencontraient une fois encore à Denain avec les armées de Louis XIV, commandées par le maréchal de Villars. Nos drapeaux furent triomphants. Mais on dut, après le combat, compter les morts, et parmi eux se trouvait le cadavre du dragon Madeleine Caullier, découverte qui fut pour tous les hommes de son régiment stupéfiés, la révélation de son sexe.

(A suivre.)

Emmanuel CAR.

Femmes Soldats

— C'est le plus terrible homme de France !

Aux Cravates, bandes composées de la lie internationale de toutes les armées, l'héroïne ne faisait pas de quartier. Elle allait en braver les chefs au plus touffu des forêts les défiant au combat, leur reprochant leur lâcheté.

Un jour, apprenant qu'un des plus terribles bandits, nommé Lachasse, s'est réfugié à Fresnes-en-Woëvre, pour y panser quelques blessures, Mme de Saint-Balmont accourt et monte seule à la chambre où se cachait ce dernier, toujours redoutablement armé.

Il faut mourir, lui cria-t-elle. Et, se saisissant de Lachasse, elle le fait dégringoler l'escalier. Garotté, le brigand fut conduit à Bar et promptement condamné à être rompu vif. Au carme déchaussé qui l'assistait à ses derniers moments, Lachasse confia :

— Ma plus grande peine n'est pas d'être rompu vif. C'est d'avoir été pris par une femme !

Quelques jours plus tard, la redoutable amazonne, pour se tenir la main, capturait six Cravates et le lendemain faisait prisonniers deux Français pillards — dont un maréchal des logis. A ces derniers, parce qu'ils étaient Français, elle se contenta de dire, en leur rendant la liberté, privés de leurs épées :

— Messieurs, je vous prie de ne plus faire de visites sur nos terres.

Mais un gros volume ne suffirait pas à raconter toutes les prouesses militaires de Mme de Saint-Balmont et nous voulons terminer par un trait de la vie privée de cette femme chevaleresque qui, bien qu'ayant envoyé son mari dont elle était

lasse, combattre sous le drapeau du duc de Lorraine n'était pas moins fidèle à ses devoirs d'épouse et sut même réprimer, avec énergie, les tentatives faites contre son honneur.

Restée seule, dans ses domaines, elle avait donné asile à un officier français, commandant un régiment de cavalerie. Ce dernier, habitué sans doute aux conquêtes de tout genre, crut pouvoir risquer auprès de la comtesse certains aveux que celle-ci ne se montra nullement disposée à accueillir.

Ce premier échec ne fit qu'accroître la passion du présomptueux officier qui redoubla ses instances. Cette fois, il recut pour toute réponse, un cartel signé « le chevalier de Saint-Balmont », beau-frère prétendu de la dame offensée. Dans ce billet, il lui marquait que les outrages infligés à sa belle-sœur l'obligeaient à s'en ressentir et qu'il voulait le voir, la nuit suivante, l'épée à la main.

Le capitaine accepta le défi et se rendit, à l'heure dite, au lieu indiqué. Là, Mme de Saint-Balmont l'attendait, masquée, et en habit d'homme. Ils se battirent. Elle eut l'avantage aisément, désarma l'officier et découvrit son visage, disant galamment à son adversaire :

— Vous avez cru vous battre, monsieur, contre le chevalier de Saint-Balmont. Mais c'est la comtesse de Saint-Balmont elle-même qui vous rend votre épée. Elle vous prie, en échange, à vous montrer, à l'avenir, plus circonspect envers les dames éloignées de leurs maris, et à protéger leur honneur plutôt que de chercher à y porter atteinte.

Le capitaine, rempli de confusion, se le tint pour dit et disparut.

Au début de 1659, beaucoup grâce à elle, la paix était enfin rendue à la Lorraine. Mme de Saint-Balmont avait alors cinquante-deux ans et se sentait lasse. Son fils était mort de la petite vérole, son mari avait été tué en 1644, à la tête de ses troupes, dans le Luxembourg. Le calme étant revenu, elle résolut de renoncer au monde. La vaillante femme mit ordre à ses affaires, fit de touchants adieux à ses hommes d'armes et à ses paysans et sauta à cheval pour la dernière fois. Elle quitta son château de Neuville à la nuit tombante. Et à l'aube naissante, ainsi qu'on le sait maintenant, elle entra au couvent des Clarisses où elle se présentait comme pauvre et misérable pécheresse.

Le 22 mai 1660, un an après avoir prononcé ses vœux, une attaque de gravelle l'emporta. Son corps repose dans le chœur de l'église de Neuville, auprès de ceux de son mari et de son fils.



Madeline Caullier, la dragonne lilloise, trouva la mort sur le champ de bataille.

Guerrières cachées sous l'uniforme

La bravoure de la dame de Neuville avait rendu son nom fameux, non seulement en Lorraine, mais dans une grande partie de la France. Louis XIII désirait ardemment la connaître, ayant souvent ouï parler d'elle par les généraux de ses armées. Il lui fit offrir, par M. de Feuquières, de disposer d'une compagnie de cavalerie et d'une infanterie à son gré, à condition qu'elle vienne se montrer à la cour.

— Mes gens me suffisent, répondit-



Mme de Saint-Balmont maniait l'épée comme un chevalier.



40 Ans de Photos Reportages

par W. GILLET



1. Élégants de 1903. — 2. Un départ de la course des artistes. — 3. Yvette Guilbert à une garden-party. — 4. Bataille de fleurs 1905. — 5. Maurice Barrès et Mme de MacMahon.



ADAME Simone France ?
— Qui donc a dit : « Les femmes sont extrêmes ; elles sont meilleures ou pires que les hommes » ?
— C'est La Bruyère, Walter, mais il se trompait : les femmes ne sont que pires que les hommes.

— Ah ! je ne vous l'ai pas fait dire, madame Simone France ; elles m'ont abimé plus d'appareils photographiques que toutes les brigades centrales et que tous les manifestants réunis ! Ah ! la férocité de ces tigresses pour le malheureux chasseur d'images !...
— Pourtant la vie était belle pour la femme aux environs de 1900. Tout était à la femme. Ça se portait beaucoup dans ce temps-là. On avait, pour elle, créé toute une littérature dont les chefs de file étaient Paul Bourget et Marcel Prévost. Il n'était pas rare de voir sur le dos d'une femme honnête des robes de deux, trois, cinq mille francs-or ; des chapeaux de 400 ou 600 francs-or. Des fort-taux de zibeline de 30.000 ou 60.000 francs-or. Des attelages (avec des chevaux de race que l'on faisait piaffer grâce à la fausse rène), rien ne lui était ménagé. On écrivait des romans pour la femme ; on les lisait pour elle ; on se battait en duel pour un bout de soulier entrevu, pour un sourire, pour un clin d'œil. Des fils de famille se tuaient ou s'engageaient dans la Légion pour une femme ; on se ruinait pour elle, avec aisance. Une femme du monde coûtait cher à son mari ; une demi-mondaine grignotait de ses blanches dents la fortune de plusieurs entrepreneurs. Pourtant, elle n'avait point comme de nos jours, pour l'y aider, l'amant de cœur, le gigolo. Il n'eût plus tard, quand la littérature eut mis à la mode les zigolètes, les pierceuses, les souteneurs qu'on appelait à ce temps-là, des *Alphonse* (je ne sais pas pourquoi, d'ailleurs). Vous ne savez pas, vous, madame Simone France, la femme de lettres-maison.

(1) Voir *Détective*, depuis le n° 587

— Dites donc, insolent, je ne suis pas femme de lettres et je n'étais pas née en 1900 ; il s'en fallait de quatorze ans.
— Ah right ! Je vois ce que c'est : la race des jolies filles ne s'est pas améliorée en bonté, Continuons.
— Elles n'étaient pas abordables, les jolies femmes de

cette époque. Très distantes, pas camarades pour un sou. Et pourtant quand je regarde mes photos d'il y a quarante ans !...
— Allons ! Walter, mon vieil ami de 60 ans, pas d'attendrissement sur les morts ! Tu n'arriveras jamais au bout de cet article, de ce train-là.
— En fait de photographes, elles n'admettaient que Reutlinger ou Nadar. C'était gai pour nous, les ambulants, les miteux qui promenaient toute notre installation, toute notre fortune sur notre dos, comme la tortue !... Ce que j'ai pu en subir des humiliations et des rebuffades ! De quoi devenir misogyne jusqu'à la fin de mes jours si je n'aimais pas tant les femmes !...
■ ■ ■

La première femme célèbre qui m'honora de sa confiance fut Cléo de Mérode. C'était une danseuse classique. Elle était belle comme on ne l'est plus ; son adorable visage supportait une luxuriante (j'allais écrire luxurieuse, tant ses cheveux accrochèrent de cœurs) chevelure brune qu'elle partageait en bandeaux sur les tempes. Naturellement elle habitait dans son hôtel particulier et possédait un cocher, valet de pied, femme de chambre et cuisinier. Je n'eus que des miettes de tant de beauté, de tant de fortune. Et pourtant à ce temps-là... (Je l'ai déjà dit plus haut, je crois ; je radote ; Dieu me pardonne et vous aussi, lecteurs ; c'est de mon âge).
Des miettes sous la forme de quelques plaques. Et encore acquises à quel prix !
J'apprends un jour qu'elle vient de tourner un film

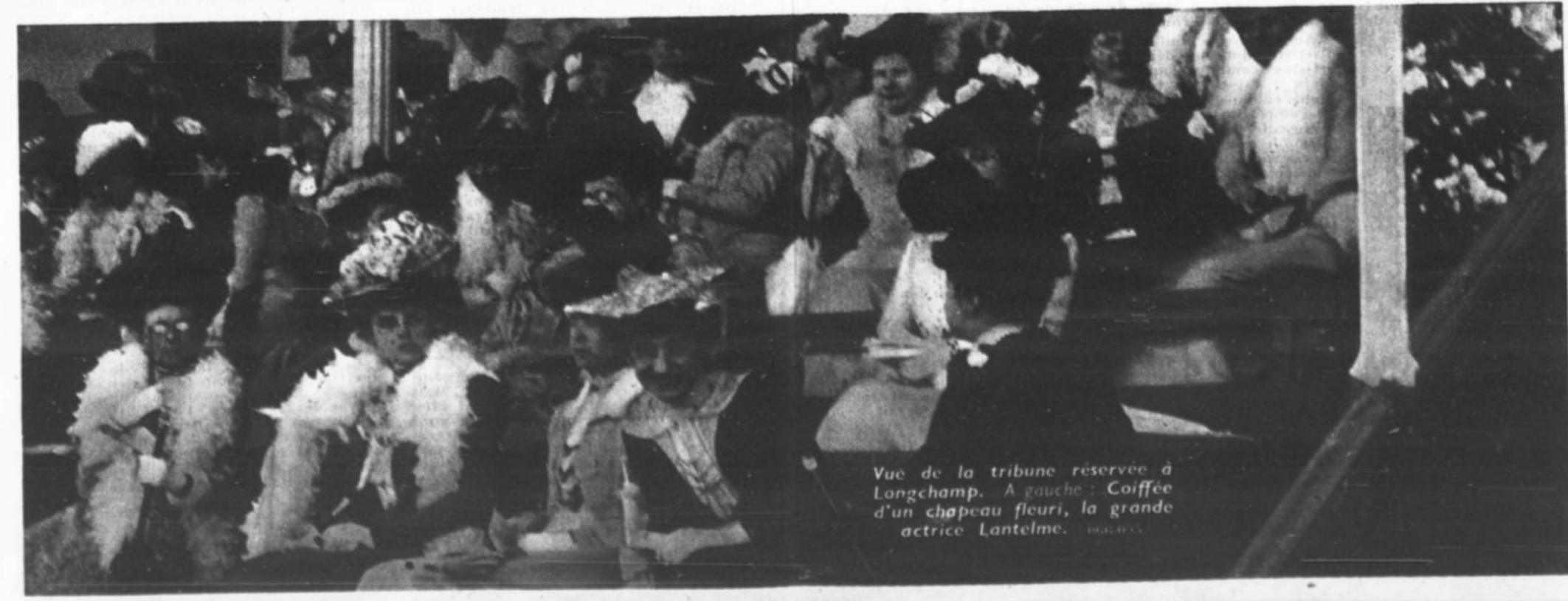
de grand !!! métrage (120 mètres, vous vous rendez compte) pour la firme Pathé. Je me précipite chez elle, le mensonge et la flagornerie sur les lèvres :
— Madame, vous êtes splendide ; l'avenir n'est pas à Dieu, l'avenir est à vous et dans le cinéma. Elles peuvent y aller, les petites camarades.
— Attendez-moi quelques instants, dit-elle. Je vais m'habiller.

Je la trouvais très bien ainsi dans son déshabillé charmant qui me laissait entrevoir des coins de chair, des coins de chair... Le Paradis quoi ! où beaucoup de beaux hommes et riches, eussent voulu entrer. Mais je n'osai le dire et m'assis dans une bergère et me mis à regarder des femmes moins belles dans des magazines de l'époque.
Il était 11 heures. A midi, Cléo de Mérode n'était point revenue près de moi (Viens tout près de moi ; je te dirai, je te chanterai de douces choosées !) ; à 1 heure, pas de Cléo ; à 2 heures, je la trouvais moins belle ; à 3 heures, elle commençait à m'embêter, cette bonne femme-là. J'avais faim, qu'elle me pardonne, mais je n'avais plus faim d'elle ; je l'eus vendue pour un sandwich ; à 4 heures, je connaissais par cœur tous les bibelots du salon et tout le texte des magazines ; ça me donnait envie de vomir. « La garce s'est foutue de moi », me surpris-je à articuler.

A 5 heures, la porte s'ouvrit bruyamment et Cléo fit une entrée tumultueuse.
— Oh ! mon pauvre ami, je vous avais complètement oublié. Mais j'y pense : vous n'avez pas déjeuné. Je vais vous faire servir une collation.

— Photos d'abord, s. v. p., Madame.
(Hein ! monsieur Larique, vous le détenez, le reporter unique, incorruptible ; hein ! qu'est-ce que vous en pensez de mon trait cornélien ; photos d'abord, Madame ?)
J'eus mes trois plaques mon poulet froid, mes biscuits et ma bouteille de champagne. Mais je n'eus plus jamais la vision de la chair tendre abritée sous le déshabillé galant...

6. Bal de 14 juillet en 1906. — Toilettes de la même époque. — 8. Concours de voitures fleuries au Bois. — 9. Un homme du monde en tenue d'après-midi. — 10. La mode des grandes voilettes.



Vue de la tribune réservée à Longchamp. A gauche : Coiffée d'un chapeau fleuri, la grande actrice Lantelme.





De gauche à droite : Une épreuve de natation en 1907. — Le défilé des toilettes de printemps au pesage. — En bas : A la maison de retraite de Pont aux Dames, Elmire et Dona Sol égrènent leurs souvenirs.

On ne peut pas toujours vivre avec les femmes ni boire leur champagne. Ça deviendrait amollissant. Pour me dégourdir les nerfs, je photographiais Edmond Blanc et ses invincibles chevaux *Catus, Vinicius, Quo Vadis* (Rome n'est plus dans Rome; elle est toute dans mes écuries). Je photographiais Georges Stern, Maurice Barat, José Childe qui, depuis, fut jockey de mon ex-roi George V; O'Neill, qui commençait sa carrière chez un autre roi de je ne sais quel; l'Américain Vanderbilt, Charles Barillier qui montait en obstacles et qui maintenant, gagne toutes les courses, comme entraîneur; Alec Carter, un débutant qui devait aller haut avant que de mourir glorieusement sur un champ de bataille, en 1914; Milton Henry, O'Connor, etc. Avec ces bonshommes-là, c'était facile; je leur parlais anglais; ça les mettait en confiance; de plus, ils ne m'en imposaient ni par la taille ni par la beauté. Je les toisais de haut en bas, c'est plus facile qu'avec M. Flandin.

Pourquoi vous parlez-vous des chevaux et des jockeys? Ce n'est pas mon sujet; aujourd'hui, je dois parler des femmes. Ah! oui, j'y suis. Grâce à Alec Carter, je pus photographier la belle Emilienne d'Alençon qui devint sa femme. L'heureux homme! Si l'on m'avait donné à choisir entre Cléo de Mérode et Emilienne d'Alençon, j'aurais été bien embarrassé, aussi embarrassé que l'âne de Buridan entre ses deux picotins. Laquelle aurais-je mangé? Elles étaient aussi appétissantes l'une que l'autre. Mais voyez comme la Providence est bien faite: on ne m'a pas demandé de choisir. Vous allez me dire: mais au début de cet article, vous avez prétendu, Walter, que les femmes vous avaient donné du fil à retordre. Où? quand? comment? Soyez patients, mon Dieu; je le suis bien, moi. D'ailleurs, nous y sommes.

L'un des premiers exploits sportifs (sinon le premier) accompli par une femme le fut par Mme du Gast et son canot automobile, à Monaco. Cette femme extraordinaire dont le courage et la bonté restent exemplaires, n'avait qu'une phobie, mais elle l'avait bien, et il fallait que ça tombe sur ma chétive personne: le photographe. Elle aimait tout: les fleurs, la poésie, les sports, les vieux bouts de papier, les enfants, les vieillards, les peintres, les seruriers, les mendicots, même les milliardaires. Dieu... Elle était si bonne que je ne suis pas sûr qu'elle n'aimait pas le diable, mais je suis sûr qu'elle n'aimait pas les photographes.

Photographiez mon bateau, mais pas moi. Naturellement, c'était elle qui m'intéressait. Le bateau, à la rigueur, je m'en serais f...

Un jour, elle me demanda ma parole de ne jamais la photographier.

Une fois de plus, je fus cornélien (vous avez remarqué qu'un bonhomme qui écrit ses souvenirs se donne toujours le beau rôle et qu'il est constamment cornélien).

Madame, je ne vous donne pas ma parole. Et je fus gagnant de l'épreuve. Je l'ai photographiée. C'est bien la première fois que Mme du Gast était battue par un homme dans une compétition.

A ce temps-là, les sportives ne laissaient pas admirer leurs formes.

Photographiez-nous dans l'eau, mais ni au départ ni à l'arrivée.

C'était bien commode; j'étais photographe, je n'étais pas poisson.

J'eus le malheur de vendre à un journal, qui eut le malheur de la faire paraître, une photo représentant la gagnante échevelée (elle avait perdu son bonnet dans l'effort) d'une épreuve nautique. Ça ne faisait pas joli, joli... Le mari vint faire du scandale à la rédaction. Lâchement, le secrétaire de rédaction livra en pâture à sa colère mon nom et mon adresse; il vint et menaça de me tuer... Je suis encore vivant; il est vrai que je n'ai plus jamais photographié la femme du brutal; au demeurant, elle était laide.

Je n'ai jamais compris pourquoi les femmes sportives de cette époque ne consentaient à se laisser photographier que chargées de cache-poussière et coiffées de canotiers; ça ne les avantageait pas et ce n'était pas très excitant. Elles se sont rattrapées depuis.

Les femmes de théâtre — hormis Cassive et Polaire — m'ont donné moins de peine. Liane de Pougy, Eugénie Buffet, la Belle Otero, Eve Lavallière, Gaby Deslys et la douce Lantelme — si douce que les fureurs érotiques de son amant l'affolèrent tant qu'elle se jeta dans le Rhin — toutes furent pour moi charmantes.

Cassive, avant de se laisser « prendre », me fit passer un examen, dans sa loge du théâtre des Nouveautés, où elle jouait la *Dame de chez Maxim's*. Cela dura plus d'une heure au bout de laquelle elle me dit:

Ca va, vous pouvez faire photos. Très brillant. 10 sur 10.

— Quoi?
Et Cassive de sortir un vérascope Richard de luxe: — Je connais très bien la photo et je ne voulais pas être photographiée par un amateur.
Que serait devenue notre honorable corporation si toutes les actrices avaient été comme Cassive.
Louise Abbéma ne voulait rien savoir, non plus.
— Vous revendrez quand la photo sera en couleur.
Je revins quatre fois à la charge mais je n'emportai pas la position. Elle était aussi tenace que le Duc de Fer, cette artiste peintre.

Alors, je lui barbouillai un portrait de femme et le lui montrai dans la petite salle du *Crucifix*, où elle prenait tous les soirs son apéro.

— C'est affreux, hein?
— Oui!
— Croyez-moi, madame, contentons-nous de la gamme infinie des gris.

Au quatrième vermouth, je fus plus éloquent, elle plus indulgente. Elle me commanda dix portraits. Je conviens que c'était moins beau que ses toiles, mais ça coûtait moins cher!

Yvette Guilbert préférait aussi Toulouse-Lautrec à Walter Gillett. Elle fut toujours femme de goût, mais ça ne l'empêcha pas de se mettre entre les organisateurs d'une fête de charité et mon appareil qu'ils voulaient mettre en pièces:

— Allons, mesdames, messieurs, puisqu'il s'agit de charité, soyons bons pour le photographe, d'abord.
Et je sortis sain et sauf de cette épreuve.

J'ai eu plus chaud, un autre jour, chez une courtisane que son protecteur voulait lancer au théâtre. Il m'avait convié à venir photographier la dame, un jour, à 10 h. 30, dans son splendide appartement de la Plaine-Monceau.

Nous arrivons. Sur le pas de la porte, la soubrette, très pâle, nous dit « que Madame était sortie ». Monsieur force la porte; armé d'une magnifique gerbe de roses, il pénètre dans la chambre à coucher et trouve Madame « en conversation intime » avec un beau jeune homme qui s'enfuit à sa vue. J'en fis autant après avoir toutefois assisté à une très remarquable fessée infligée à l'aide du bousquet de roses hérissées d'épines par le protecteur mécontent à la dame infidèle. Ça m'a dédommagé de mes photos « rentrées ».

J'en arrive à Polaire.

Ce n'était pas une mauvaise fille, il s'en faut de tout puisqu'elle est morte pauvre, après avoir gagné des millions, mais quelle gueularde!

Un après-midi, à la sortie des artistes du Vaudeville, je braquai sur elle mon appareil. Qu'est-ce que j'ai entendu! Et l'abruti qui l'accompagnait a fichu un grand coup de botte dans mon engin. Trop tard! le cliché était fait. Il parut. Elle m'envoya deux places pour le Vaudeville et

une lettre charmante pour excuser la vivacité de l'abruti. Mais elle était incurable. Un autre jour, c'est elle-même et son parapluie qui se chargèrent de régler mon compte. Je me croyais revenu aux plus beaux jours de la Séparation de l'Eglise et de l'Etat. Ça ne fait rien. Je l'ai « eue » un jour.

Elle venait au Vaudeville avec ses dix-huit chiens tenus en laisse par son chauffeur qu'elle appelait « l'homme le plus engueulé du monde ». Les chiens pisaient partout. Porel, le directeur du Vaudeville, n'osait rien dire. Il n'y avait qu'un homme qui tenait tête à Polaire: c'était son bookmaker attiré. C'est lui qui m'a vené.

Il venait prendre les paris de Polaire au théâtre. Le jour où je me trouvais là, Polaire eut un caprice:

— Photographiez-moi en train de donner un pari à mon book.

Celui-ci protesta comme un beau diable:

— Vous allez me faire avoir des histoires avec la police. Polaire insiste. Je ne bronche pas. Elle se met en colère; elle engueule tout le monde. Le book tire un cigare, l'allume et tranquillement, déchire le ticket de Polaire. Elle écumait.

Qu'est-ce que ça a dû être le soir, après la lecture de *Paris-Sport*!

Son cheval avait gagné! Je reçus du book une boîte de Henry Clay et ce billet: « Le cheval de Polaire est arrivé. Votre présence au théâtre m'a sauvé 200 louis. Soyez béni et acceptez ces cigares. »

Durant de longues années, je fus chargé aussi par mon agence ou par moi-même de ce qu'on appelle les mondantités: mariages, fêtes, etc.

Il me souvient d'une bataille de fleurs précédée d'un concours de voitures et de chapeaux fleuris (c'était l'époque où les chapeaux ressemblaient à une plaque tournante et eussent pu porter une locomotive). C'était le matin du Grand Steeple. La comtesse de La Rochefoucauld présidait. Bénie soit-elle! Sans elle, je n'écrirais peut-être pas cet article. Vous voyez d'ici ce que vous risquiez de perdre, lecteurs. Les places réservées aux photographes étaient naturellement envahies par des gens qui n'avaient, ni de près ni de loin, le moindre rapport avec la photographie. Il paraît qu'en France, c'est toujours comme ça. Naturellement aussi, de toute nécessité, je devais prendre des clichés à peine d'être déchu de mes fonctions et de mourir de faim sous un pont de Paris. Bravement, je franchis la barrière de l'estrade du jury et je m'installe à côté des « huiles ». Je dus commettre un crime de lèse-majesté, car je vis trois messieurs, pourtant bien habillés et que j'aurais pris pour des gentlemen, se précipiter sur moi, la canne haute. C'est la comtesse de La Rochefoucauld, aussitôt dressée pour pacifier les esprits, qui reçut le premier coup de canne; les deux autres s'abîmèrent dans le vide. Grâce à la comtesse, je fis mes clichés; ils étaient excellents, mais, à l'agence, on me fit remarquer avec aigreur qu'ils n'avaient point été pris sous l'angle habituel et qu'on aurait du mal, à cause de cela, de les vendre aux Américains qui sont routiniers.

Au vélodrome Buffalo, à la « première » des courses d'artistes dont les départs étaient donnés par des grands artistes comme Coquelin, Galipaux, etc., Mistinguett (déjà!) faisait un tour de piste sur une sorte d'aéroplane en bois qui ne quittait pas le bois, bien entendu, en compétition avec Jeanne Bloch, montée sur un vélo minuscule. Le vent souleva l'avion qui se retourna sur Miss. Je voulus voir ça de près. Un commissaire de la course me ceintura, un autre arracha mon appareil qu'un troisième brisa, cependant qu'un quatrième me froissait les côtes et prenait mon crâne pour un tambour.

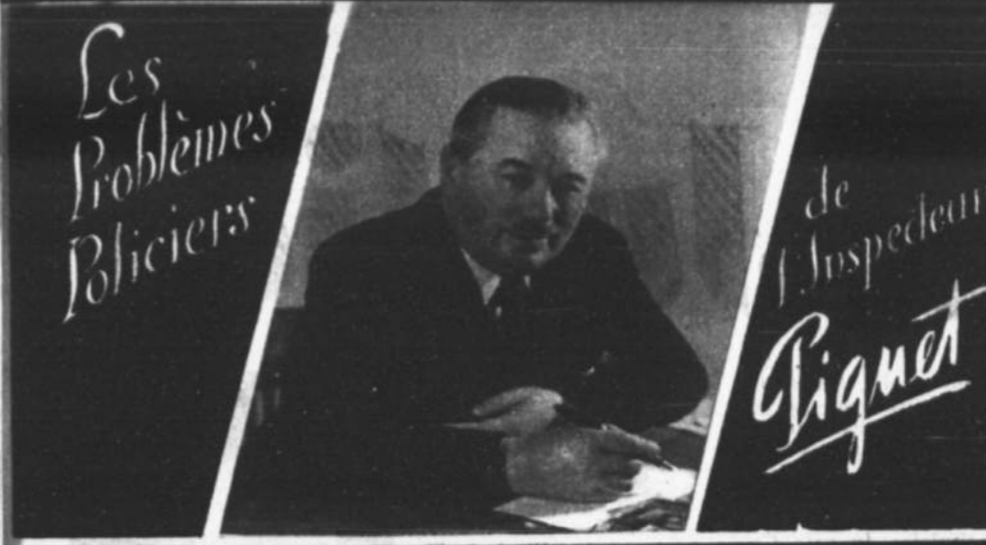
Un journal du soir — les journaux du soir n'y ont jamais regardé de très près sur les informations — annonça sur trois colonnes que Mistinguett, la grande artiste de music-hall, avait fait une chute en aéroplane et qu'elle était blessée.

C'était Walter Gillett qui était blessé, surtout dans son amour-propre, mais personne n'en souffra moi.

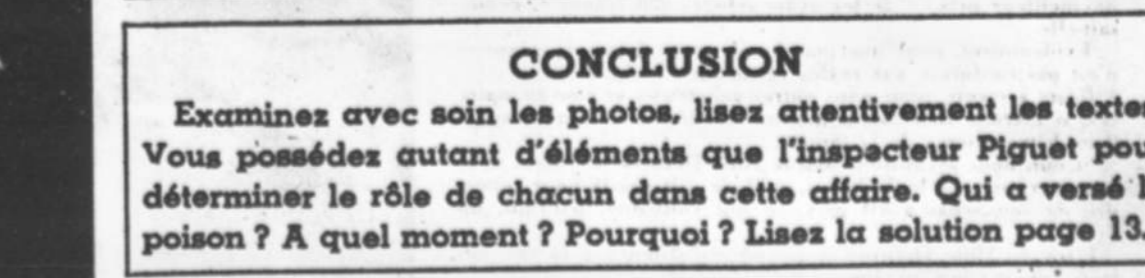
Vous allez dire que je n'ai pas de chance avec les dames. Pardon! J'ai photographié aussi de vieilles actrices de Pont-aux-Dames; elles ne se fâchaient jamais. Elles ne m'injuriant pas; elles ne me rossaient pas. Je leur envoyais des épreuves; elles en tapissaient les murs de leur chambre; je leur donnais encore l'illusion qu'elles étaient célèbres, que leur prestigieux passé n'était pas complètement aboli...

(A suivre.)

Walter GILLET.



Silence forcé



Les Problèmes Bliciens

de l'inspecteur Piquet

1. — Messieurs, au cours de l'audience de cet après-midi, un témoin important devant vous établir la culpabilité et la véritable identité des gros importateurs en France, de stupéfiants. Je vous demande donc de remettre son audition, vers 15 h., après la suspension d'audience, 06.5536. — 60.187.

2. — Max Lagrèbe a suivi les instructions données. Il attendra au restaurant du Palais le moment où le défendeur le fera demander. 06.5535

3. — Max Lagrèbe ne croyait pas trouver là des relations très au courant de l'affaire. Un coiffeur qui attendait la conclusion. Ces personnes connaissent-elles le rôle que le redoutable Max se disposait à jouer? 06.5529.

4. — Je ne pensais pas vous trouver ici, dit Max, et surtout Rita l'Algérienne que je n'ai pas vue depuis trois ans. — Nous venons assister au procès mais ignorons que ce fut toi le myatériel. — M o i n . 06.5530.

5. — Max est appelé au téléphone. Un vendeur de journaux apporte les dernières éditions où figure le compte rendu de l'audience du matin. L'absence de Max est de courte durée, la communication a été coupée dès son arrivée dans la cabine. 06.5534.

6. — Max Lagrèbe, le témoin, avait à peine expliqué les motifs de son absence et goûté une partie de sa consommation qu'il fut pris d'un engourdissement insurmontable. Il pencha la tête et tomba sur la banquette. Il était mort... 06.5533.

7. — Il n'y a aucun doute, conclut le docteur du palais: empoisonnement foudroyant. — Ne perdons pas de temps, déclare l'inspecteur Piquet, appelé immédiatement. Puisque personne n'a quitté la salle et que rien n'a été déplacé, voudriez-vous, monsieur le patron, faire remettre tout le monde à l'endroit exact qu'il occupait au moment du drame. 06.5532.

8. — Savez-vous le nom de la personne qui a demandé Max Lagrèbe au téléphone? demande l'inspecteur Piquet aux trois consommateurs. — Non. Il nous a simplement dit que personne ne répondait à l'appareil. Puis il a bu son porto. Il est presque aussitôt tombé. 06.5531.

CONCLUSION

Examinez avec soin les photos, lisez attentivement les textes. Vous possédez autant d'éléments que l'inspecteur Piquet pour déterminer le rôle de chacun dans cette affaire. Qui a versé le poison? A quel moment? Pourquoi? Lisez la solution page 13.

Partout...

la Justice

des Hommes

... pour tous



Entre deux raids, ces officiers de la Royal Air Force ont fait sur un bateau de pêche une... promenade en mer. On les voit ici débarquant du canot. A. 5052



Ne voulant point être en reste avec ces marins complaisants, les aviateurs leur ont offert — après avoir pris soin de les munir de parachutes — le baptême de l'air. 65.999

Des Halles au tribunal

JE N'IGNORAI PAS QUE LA tomate, « cette plante herbacée, dont l'ovaire, en devenant fruit, est une baie à placentas prodigieusement développés », jouait un rôle important dans la vie des mauvais artistes, des Delobelle, mais j'ignorais qu'elle dût influencer fâcheusement le destin d'un Arabe et celui de Casimir Bertrand qui, dans le box des accusés de la 4^e chambre, n'a pas à cette heure la mine réjouie d'un homme gonflé de vitamines, enflé de gloire.

Bertrand, chômeur professionnel, sentit à la mobilisation générale, son cœur se soulever d'un enthousiasme tel qu'il accepta de reprendre le licol de travailleur. N'exagérons rien ! Je n'ai pas jusqu'à vous dire qu'il abolit tout son passé jusqu'à devenir un bourreau de labeur. Mais enfin, pour être juste, il faut convenir qu'il mit les pieds dans les Halles et les mains à la tomate. Il les mit si bien qu'il emporta un jour, le 21 septembre 1939, trente-deux paniers de tomates appartenant à Mme Derosne et qu'il les revendit à vil prix à l'Arabe Ben Salam. Jamais il n'en avait tant fait.

Or les hommes — et plus encore les femmes — ne reconnaissent point la vertu. Mme Derosne porta plainte. Bertrand reconnaît volontiers qu'il revendit pour 300 francs les 32 paniers de tomates à l'Arabe Ben Salam. Mme Derosne semble être particulièrement affligée qu'il n'en ait pas tiré un meilleur prix. « Je les avais achetés 820 francs », gémissait-elle. Evidemment, pour une marchande, cette façon de négocier n'est pas conforme aux règles et mérite l'indignation. Reste à savoir, pour nous autres acheteuses et consommateurs, si l'Arabe Ben Salam montra du désintéressement aussi dans le commerce de la tomate. Si oui, nous plaindrons moins Mme Derosne ; si non, nous regretterons, avec le Tribunal, qu'il ne soit pas là pour répondre de son achat à vil prix, ce qui constitue, paraît-il, un délit. L'ère de Mme Derosne se tempère d'ailleurs, à la vue des trois enfants de l'inculpé.

Ils sont là, au premier rang du public, jolis, attendrissants. Et la brave femme réclame l'indulgence pour le voleur. « Si j'avais su qu'il avait trois enfants en bas âge, ce bandit, je n'aurais pas porté plainte. Trois enfants, ça vaut plus que 820 francs, que 32 paniers de tomates, monsieur le Président. » M. le Président a, de son devoir, une autre conception. Un coupable est un coupable, fût-il titulaire du prix Cognac ; une tomate est une tomate, fût-elle destinée à s'écraser sur la figure d'une méchante artiste, ce qui serait, apparemment, œuvre pie. Il condamne Bertrand à deux mois de prison et 16 francs d'amende. Et pour consoler le condamné, il ajoute : « Vous pouvez dire que la plaignante vous a sauvé la vie », ce qui, vous le comprenez n'est qu'un euphémisme à double sens. Après cela, la police recherche toujours l'Arabe Ben Salam, qui, par ses manœuvres frauduleuses, fit baisser le prix de la tomate.



C'est le colonel Gaffajoli qui préside le tribunal militaire devant lequel comparaisent les communistes. 066.550.

L'économie mal dirigée

C'est encore une histoire de Halles. Il ne s'agit pas cette fois d'une affaire à la baisse mais d'une spéculation aux stocks. L'accusé, Marius D., au nez qui trahit à quinze pas les vices de son propriétaire par sa teinte rubescente, se défend d'avoir voulu faire un mauvais usage des paniers de fruits qu'il dérobait.

— C'était pour les envoyer à des soldats au front. Vous comprenez, ces pauvres petits gars, ils ne sont pas gâtés sous le rapport des oranges et des poires. Ils ne reçoivent que des pruneaux. Alors, j'ai voulu suppléer aux omissions de l'Intendance. »

C'est touchant. On se retient d'applaudir. Brave cœur que celui de ce Marius D. ; j'en ai les larmes aux yeux et la reconnaissance dans le sein. Pensez donc ! mon mari, au front, a peut-être reçu quelques fruits de ce généreux voleur.

Patatras ! Le président de la 4^e chambre soufflé sur mon enthousiasme jusqu'à l'éteindre : « Mais l'enquête a prouvé que vous voliez ces paniers depuis plusieurs semaines ; on a retrouvé chez vous des oranges et des poires pourries. Vous n'aviez pas trouvé acheteur, avouez-le donc. »

Marius D., qui se souvient de l'avertissement final, du conseil donné in extremis par un autre criminel, Avinain, ne veut pas avouer.

— Monsieur le Président, vous n'y êtes pas. Je ne cherche pas à vendre ma camelote, mais j'attendais des adresses de poilus. Je ne pouvais tout de même pas envoyer toutes mes oranges aux mêmes. Ça aurait fait des jaloux.

Le président n'est pas convaincu par cette astucieuse justification. Il envoie Marius D., en prison, pour dix-huit mois. En prison ! c'est-à-dire en un lieu où l'orange ne fleurit pas, où la cueillette de la poire est éminemment délicate.



Le tribunal militaire.

COMPTES RENDUS
D'AUDIENCES
par
SIMONE FRANCE



Le vieux piège

SI L'HOMME N'EXISTAIT PAS la femme serait la plus sottise et la plus maladroite de cette terre. Avec elle, les plus vieux trucs prennent toujours. Elle donne dans les attrape-nigauds que ça doit en être un écourement pour l'homme.

Oyez l'histoire succincte de Marguerite Guitot. Elle débarque à Paris avec une place de bonne chez de braves gens et 5.000 francs dans son sac à main.

Le premier soir, elle se rend rue Homère dans un bal musette et tombe entre les bras d'une petite gouape, Antoine Surnand, un blanc-bec ridicule, maigre, chétif, aux cheveux déjà rares, aux yeux sans expression, qui la subjuguait par son air de danse à peu près convenablement et qu'il « cause » l'argot un peu mieux qu'à Saint-Flour.

A la fin de la soirée, il menace de lui détériorer le visage avec la croix des vaches si elle refuse de travailler pour lui



Le colonel Loriot l'un des commissaires du gouvernement. 066.553.

et spécialement de lui remettre ses 5.000 francs.

Vous voyez ça d'ici ? Non ! parce que vous n'étiez pas à la 4^e chambre correctionnelle, mais je vous jure que c'était risible. Ce pauvre petit crevé jouant les « durs », les maquereaux périmés de Rosny sté ou de Carca, non vraiment, ce n'était même pas risible, c'était nauséux ! Je restais même impitoyable pour cette pauvre fille si bête et encore tellement terrorisée, devant les juges, par son dompteur de purpura qu'elle revenait sur sa première déclaration faite au poste de police où elle se réfugia quand l'autre l'eut giflée après lui avoir pris ses 5.000 francs.

Le président Roux est furieux de tant de passivité, de tant de crainte puérile. Il lui ordonne de quitter la salle, ce qu'elle fait avec empressement.

Puis il s'en prend à l'homme. — Vous ne pouviez pas travailler au lieu de prendre l'argent de cette malheureuse ? — Je lui ai juste demandé de m'assister en attendant de trouver du travail. D'ailleurs, je lui ai donné un manteau de fourrure en dédommagement.

— Oui ! un manteau de fourrure appartenant à une autre femme qui travaillait pour vous. C'est au dossier.

Le comble est que c'est vrai. Ce mal bâti avait d'autres maîtresses.

O pitoyables sœurs ! de quelle argile êtes-vous donc pétries pour être ainsi malléables, pour qu'on puisse ainsi vous travailler ou plutôt vous faire travailler ?

Mais ce disant, je vous fais la part belle ; ce n'est pas l'argile mais la substance grise qui vous manque.



Vue d'un coin du banc de la défense. 066.555.

Solution du problème policier

SILENCE FORCÉ

Le narcotique a été versé, alors que Max Lagrèze se trouvait au téléphone. On constate, en effet (photo 5) qu'à ce moment, le verre de porto n'a pas encore été touché ; que les deux compagnons de Rita l'Algérienne lisent les journaux du soir, pendant que cette dernière ouvre son sac pour y prendre le narcotique.

Mais la dose a été trop forte pour l'état de santé de Max-et, dès la première gorgée, il s'écroule (photo 6). Le verre est à moitié vide.

L'inspecteur Piquet, aussitôt appelé sur les lieux, commence l'enquête (photo 7) et ordonne que tout le monde reprenne la place qu'il occupait au moment du drame.

Mais Rita l'Algérienne avait prévu le cas, et, profitant des premiers moments d'affolement, elle avait jeté le restant du verre, essuyé ce dernier avec la serviette à thé pour effacer les traces du poison, et mis le sien à la place qu'occupait Max Lagrèze.

C'est ce que découvre l'inspecteur Piquet en examinant la table et les convives.

Le garçon de café, ne peut, en ce cas, être suspecté, car il lui aurait simplement suffi de remplacer au cours de l'enquête le verre de la victime par un verre propre, et non de les changer de place, risquant ainsi de motiver les observations des consommateurs.



Le banc des accusés

L'art de faire « des ouvertures »

NOUS ÉTIONS encore en temps de paix, et cependant Mme Berry, dans son atelier de blanchisseuse, en fut — c'est elle qui parle — « aussi saisie que si une bombe incendiaire fût tombée sur le toit ».

MMX BERRY. — Un visiteur à 5 heures du matin ! Vous pensez, m'sieu le président, les clients ne viennent pas à cette heure. Et d'on frappait, et l'on frappait.

LE PRÉSIDENT. — Vous avez interpellé l'inconnu ?

MMX BERRY. — Il a répondu... le mot de Cambronne. LE PRÉSIDENT, avec esprit. — Vous êtes repasseuse. Vous l'avez donc invité à... repasser. (Rires.) Mais il a enfoncé la porte d'un coup d'épée.

MMX BERRY. — Je faisais ma toilette, ma fille aussi. Nous étions en chemise. (Rires.) De voir cette grande brute, cela nous a assises. Nous en étions sidérées !

LE PRÉSIDENT, à Mme Berry. — S'étant ainsi introduit chez vous par violence, qu'a fait le prévenu ?

MMX BERRY. — Il s'est assis à notre table, puis il s'est écrié : « Tous au jus, et vivement ! » (Rires.)

LE PRÉSIDENT. — Ensuite ?

MMX BERRY. — Ensuite il a demandé du pain et du jambon et du rouge... et que sais-je encore. Ayant mangé et bu, il s'est endormi sur la table. Alors on est allé chercher l'Police-Secours.

LE PRÉSIDENT. — Expliquez-vous.

LE PRÉVENU. — Vu que la veille nous avions fêté le retour d'Espagne d'un camarade, alors nous étions tous un peu émévés.

LE PRÉSIDENT. — Vous avez cru être chez vous ?

LE PRÉVENU. — Parbleu !

LE PRÉSIDENT. — Il n'empêche que vous avez démolì la porte chez vos voisines et qu'elles ont eu une belle émotion.

LE PRÉVENU. — Faut pas m'en vouloir ! J'étais ivre. Mais les juges trouvent sans doute l'excuse insuffisante, car l'homme qui se trompe de porte est condamné à quinze jours de prison pour violation de domicile.



Un groupe de témoins. 066.567

La veuve joyeuse

TANT QU'ELLE se contenta de promener sur les trottoirs ses longs voiles de deuil, ses bas et ses souliers noirs, ses beaux cheveux blancs et son frais visage, Dédée Martin vécut heureuse.

L'argent ni les amours ne lui manquèrent. Le noir avivait sa blondeur jusqu'à la rendre délicieusement enivrante. Et les hommes venaient boire à la coupe de volupté sans jamais être las.

De qui, de quoi portait-elle le deuil ? De rien. Ce n'était là que feinte, tromperie, pour mieux agücher ces imbécilles d'hommes qui s'imaginaient en faisant sa conquête facile, qu'ils jouaient les consolateurs d'une veuve.



Cultiver chaque mètre carré de terre, telle est la devise du gouvernement anglais. Par dizaines de mille, des jeunes femmes sont ainsi allées au champs. A. 5026.



En France, les permissions agricoles ont commencé. On voit ici des vignonniers permissionnaires bêchant de bon cœur le sol sur lequel poussent de vieux copas. 65.599

Ce leur était une jouissance extrême que de croire qu'ils pressaient la place chaude d'un époux qu'on venait de pleurer, qu'on pleurerait peut-être encore. Fétichisme luxurieux qui va du tablier de dentelle de la fausse soubrette aux longs bas noirs, de la cornette sacrée aux voiles aérés de l'infirmité, de la mantille archaïque aux voiles de deuil !

CENSURÉ

Mais vint un jour qu'elle ne se contenta plus de son sort. Elle décida d'adopter à son commerce de charmes, une nouvelle branche : les stupéfians. Elle entendait se servir des uns pour faire avaler les autres.

Elle eut des clients — et même des clientes — parce qu'elle était belle et bien approvisionnée en héroïne, cocaïne, opium. Le blocus ne l'empêcha pas. Vous comprenez que ce jeu est trop dangereux pour qu'il soit durable.

L'inspecteur principal Métra se soucia de Dédée Martin autant que d'une guigne tant qu'elle ne fut que veuve joyeuse. Mais lorsqu'elle se mit en pourvoyeuse de drogues mortelles, il tendit l'oreille, ouvrit l'œil et bientôt se mit en marche.

Elle eut beau jouer de la prunelle et feindre devant lui de rajuster sa jarretelle, elle ne prit pas à ses rets l'inspecteur principal Métra qui en a vu bien d'autres et d'aussi jolies. Il l'arrêta.

La fin est sans intérêt pour nous, mais non pour elle, puisqu'elle est condamnée à deux ans de prison et à cinq ans d'interdiction de séjour.

Simone France

DETECTIVE

Directeur : Marius LARIQUE

le Triomphe de S. S. OMB



A
DES ÉLEVÉS
TOMBES AU